

# Amor mundi et amor Dei

Moshe Lazar

*L'article qui suit est basé sur la conférence que M. Lazar a donné l'année dernière lors d'un colloquium organisé par Pi Delta Phi. Il résume les idées de M. Lazar sur la notion de l'amour au Moyen Age.*

Le thème essentiel de la littérature religieuse et profane au Moyen Age, à partir du XII<sup>e</sup> siècle, est le thème de l'Amour. Alors que dans la première le personnage central est la Vierge Marie, la Dame céleste, dans la seconde c'est en général la femme mariée, la Dame terrestre: celle des troubadours, et plus tard encore, celle de Dante et de Pétrarque. Cette littérature s'oppose nettement à celle qui la précède et qui a pour pivot central le monde masculin: celui de Jésus et celui des guerriers féodaux. La poésie épique, en effet, n'accorde que peu d'importance aux personnages féminins et au thème de l'amour. Nous assistons, en passant du XI<sup>e</sup> au XII<sup>e</sup> siècle, à une véritable transformation de la société et de ses moeurs, à une métamorphose de la psychologie collective. Le destin de l'homme ne se joue plus exclusivement au service de Dieu et de l'Empereur, sur le champ de bataille et dans les Croisades. Il est subordonné désormais à la volonté et au jugement de la Dame. Au service féodal, aux vertus guerrières et au langage soldatesque succèdent à présent le service amoureux, les vertus courtoises et l'expression poétique.

"De cette journée," disait le comte de Soissons à la bataille de Mansourah, "nous reparlerons plus tard dans la chambre des dames." L'historien Marc Bloch déduit fort justement de cette sentence que "ce mot, dont on chercherait en vain l'équivalent dans les chansons de geste, ...signale une société où la mondanité a fait son apparition et, avec elle, l'influence féminine."

Ce profond changement dans la société féodale s'est opéré grâce à l'influence combinée de plusieurs facteurs,

économique, politique et culturel, La vie sociale avait commencé à s'organiser en dehors des sphères de l'Eglise et parfois même en franche opposition aux tendances ascétiques. Après avoir entrevu les richesses de l'Orient à travers l'Espagne et la Sicile, qui avaient déjà bénéficié de la civilisation orientale, les Croisés avaient découvert de leurs propres yeux les merveilles d'outre-mer. Un monde nouveau s'était révélé à eux, lumineux et coloré: une civilisation qui n'était pas chrétienne, qui faisait une large part à la vie terrestre, qui préférait la joie et l'amour à la souffrance et à la contrition. Le développement des relations commerciales avec l'Orient fut un facteur prédominant dans l'évolution des esprits et le changement des moeurs. Les produits importés créèrent des besoins nouveaux et le goût d'une vie luxueuse, favorisant en marge de l'Eglise la formation d'une société aristocratique indifférente à l'idéologie ascétique et réformiste des clunisiens ou autres ordres religieux. Les écrivains et les poètes répondirent rapidement aux besoins des nouvelles classes sociales et occupèrent une place importante dans la vie de cour qui s'était constituée autour des grands seigneurs. La classe aristocratique avait besoin d'un idéal social et moral, correspondant au changement survenu dans les moeurs, et cet idéal allait lui être fourni par une collaboration étroite entre les Dames et les troubadours.

Le Midi de la France, en effet, joua dans cette évolution des esprits un rôle de catalyseur et de diffuseur. L'Eglise y avait été de tous temps moins sévère et moins active que dans le Nord de la France. L'emprise des clercs sur les classes possédantes était quasi-nulle, et celles-ci purent développer librement une idéologie amoureuse, une morale profane, une joie de vivre qui trouvent leur reflet dans la lyrique des troubadours.

L'influence qu'exerça sur les moeurs la civilisation orientale, se trouve illustrée par les témoignages des moralistes de l'époque qui n'ont pas manqué de noter les changements et de les décrier. Jaufré de Vigéois écrit: "On s'est mis à fabriquer des étoffes riches et précieuses dont la couleur s'harmonise avec l'humeur de chacun....Les jeunes gens portent maintenant des

cheveux longs et des chaussures à longs becs. Par l'ampleur des vêtements qu'elles traînent derrière elles, les femmes ressemblent à des couleuvres."

Orderic Vital, qui dénonce le libertinage et la corruption dans la société méridionale à la fin du XII<sup>e</sup> siècle, écrit: "Ces hommes efféminés, ces sales libertins, dignes du feu, rejetaient les coutumes des guerriers et riaient aux exhortations des prêtres. Leurs nuits étaient employées à des banquets de débauche et d'ivrognerie, à des entretiens futiles, aux dés et autres jeux du hasard....Ils s'étudient à plaire aux femmes par toutes sortes de lascivités...Au lieu de bonnets, il couvrent leurs têtes de bandelettes si bien que leur extérieur est la triste image de leur âme."

L'Eglise prêchait le caractère sacré et indissoluble du mariage mais elle était incapable d'imposer son autorité aux classes aristocratiques. Les seigneurs et les nobles vont chercher leurs plaisirs en dehors de la vie conjugale, auprès de leurs concubines. Le mariage, en général, n'était pour eux qu'une aventure économique et politique: l'élargissement du fief et la continuité du lignage. Les femmes, riches héritières de grandes fortunes, vivaient dans l'oisiveté sans trouver consolation dans leur beauté ou leur intelligence. Le mariage qui les avait aliénées à des maris souvent absents (Croisades, tournois, batailles) ne leur avait pas apporté l'amour et le bonheur. Ce n'est pas sans raison que la mal-mariée est devenue un personnage important dans la littérature amoureuse de l'époque. Cette mal-mariée allait chercher en dehors du mariage une compensation à ses déceptions, une sorte de revanche littéraire. Les troubadours vont lui rendre un "service amoureux," copié sur le "service féodal," l'appelant mi dons (mi dominus) et lui reconnaissant cette autorité que le vassal reconnaissait à son seigneur. Le troubadour devient l'amant et le serviteur de sa Dame.

C'est dans ce contexte historique, social et psychologique, qu'il faut situer ce qu'on a appelé Amour Courtois. Ce terme, introduit par la critique au XIX<sup>e</sup> siècle, est si vague et général qu'il sert à qualifier des doctrines diverses et opposées.

Lorsqu'on aborde les études consacrées à la littérature amoureuse du Moyen Age, on est frappé par la grande confusion qui règne dans l'emploi de certains termes mal définis, en particulier ceux de Courtoisie et d'Amour Courtois. On les emploie comme s'il était possible de confondre en un seul bloc toutes les époques du Moyen Age et d'intervertir les auteurs et les textes. Cette confusion a entraîné également une évaluation monolithique de la nature et du sens de l'amour dans la littérature médiévale, comme si l'idéologie amoureuse des troubadours était identique à celle des romanciers du Nord de la France ou à celle des poètes italiens du "dolce stil novo."

Récemment encore, un médiéviste nous avertissait au début de son étude de cette manière: "Conformément à l'usage, nous disons indifféremment courtoisie et amour courtois." Cet usage, pour nous, est désormais inacceptable. Sans entrer ici dans une discussion détaillée, disons que la Courtoisie est l'idéal éthique et social de la chevalerie, un code de bonnes manières, et non pas un Ars Amandi, c'est-à-dire une doctrine amoureuse. On peut être "courtois" sans aimer, mais on ne peut aimer sans être courtois. Cet amour, englobant les vertus courtoises, doit-il être de ce fait nommé Amour Courtois? Nous ne le croyons pas. Car, défini de cette manière, le terme d'Amour Courtois est impropre pour qualifier les idéaux d'amour qui ont trouvé leur illustration dans une grande diversité d'oeuvres littéraires au XIIe siècle en France, et plus tard en Italie, Espagne, Allemagne et Angleterre. Cette notion d'Amour Courtois est trop étroite pour pouvoir contenir à la fois l'amour exalté par les troubadours, celui décrit par Chrétien de Troyes dans ses romans, celui représenté dans le roman de Tristan et Isolt ou dans les contes poétiques de Marie de France. Et à plus forte raison, cette notion est-elle inadéquate pour certaines oeuvres du XIIIe et XIVe siècles, en France et ailleurs. Il nous paraît absolument nécessaire, rien que pour le XIIe siècle, de distinguer nettement entre trois conceptions d'amour qui ne se laissent pas réduire à un dénominateur commun:

1. Fin'amors dans la lyrique des troubadours du Midi de la France.

2. Amour conjugal courtois: dans les romans de Chrétien de Troyes.
3. Amour-passion (enrichi de certains éléments de la fin'amors): dans le roman de Tristan et Isolt et dans les contes de Marie de France.

La fin'amors, exaltée pendant plus d'un siècle par tous les troubadours, fut dès ses débuts une doctrine d'amour en marge de l'enseignement chrétien et aux antipodes de la conception traditionnelle du mariage. Elle affirme l'excellence et la supériorité de l'amour en dehors de la vie conjugale. Les invocations du poète, dans la lyrique provençale, s'adressent toujours à une femme mariée. Le mari de celle-ci n'a droit qu'aux titres de vilain, jaloux, vieux, ennuyeux, et quelques autres attributs moins agréables. Pour les troubadours, l'opposition entre fin'amors et amour conjugal est absolue et irréductible. Quand ils parlent de cet amour en dehors du mariage ils emploient en général les expressions fin'amors ("amour noble"), amor veraia ("amour vrai"), amor bona ("amour excellent"). Selon eux cet amour particulier, le seul qui soit noble et vrai, ne peut exister entre personnes mariées. Les relations conjugales ne sont pas des relations affectives et amoureuses. L'amour entre époux est une question de contrat social et politique qui fait de l'homme un maître et de la femme un bien acquis une fois pour toutes. Ils peuvent tout au plus être des amis, jamais des amants. Par contre, la fin'amors est essentiellement inquiétude et souffrance; les joies qu'elle procure sont toujours provisoires et menacées. Pour mériter l'amour et les faveurs de la Dame mariée, l'amant doit vivre dans une soumission absolue, faire ce qui lui plaît, accepter le mal avec joie, l'adorer comme une idole et la craindre comme un seigneur. Les relations entre la Dame et son amant ne sont pas spirituelles et platoniques, comme on l'a trop dit, mais érotiques et souvent charnelles. Evidemment, le troubadour n'exprime pas toujours ses désirs charnels à voix haute et d'une manière transparente, mais s'abrite derrière des formules poétiques, derrière des métaphores élaborées et un style hermétique. En fin de compte, la fin'amors est une sorte de sublimation de l'amour en dehors du mariage, une exaltation poétique de l'adultère. Considérée comme immorale et comme un péché par l'Eglise,

la fin'amors est pour les troubadours la seule qui soit vraie et morale. Quand ils invoquent Dieu et les Saints ce n'est jamais pour se confesser ou exprimer un remords; c'est toujours pour leur demander de les aider à obtenir les faveurs de la Dame. L'on peut dire, en règle générale, que dans la littérature amoureuse du XII<sup>e</sup> siècle Dieu est toujours du côté des amants et jamais du côté des maris trompés.

Entre le Paradis et la Dame, les troubadours choisiraient leur Dame. Ce motif se retrouve encore dans Aucassin et Nicolette:

"Et au surplus, que croiriez-vous avoir gagné, si vous aviez fait d'elle une maîtresse dans votre lit? Le gain serait fort petit, car pour l'éternité votre âme resterait en Enfer, et jamais vous n'entreriez au Paradis."

"Et qu'ai-je à faire, moi, au Paradis? Je ne veux pas y entrer, pourvu que j'aie près de moi Nicolette, ma très douce amie que j'aime tant. Car personne ne va au Paradis, si ce ne sont les gens que je vais vous dire: y vont ces vieux prêtres, ces vieux éclopés et ces manchots qui, jour et nuit, sont accroupis devant les autels et dans les vieilles cryptes; y vont encore ceux qui sont vêtus de vieilles capes râpées et de vieilles loques, ceux qui sont nus, sans souliers et sans chausses, ceux qui meurent de faim, de soif, de froid et de misère; ces gens-là vont au Paradis! Avec ceux-là, moi, je n'ai rien à faire.

Mais c'est en Enfer que je veux aller, car en Enfer vont les beaux clercs, et les beaux chevaliers qui sont morts dans les tournois et dans les guerres héroïques, les écuyers valeureux et les gentilshommes. Avec ceux-là je veux aller! Et y vont aussi les belles dames courtoises qui ont, outre leur mari, deux ou trois amis; et y vont aussi l'or, l'argent et les fourrures précieuses, et encore y vont les harpeurs, les jongleurs et les rois de ce siècle. C'est avec ceux-là que je veux aller pourvu que j'aie Nicolette, ma très douce amie, avec moi."

Contrairement à la fin'amors des troubadours, orientée vers le triomphe final des amants, le Roman de Tristan

et Isolt et les contes poétiques de Marie de France illustrent un amour qui s'inspire de la mythologie celtique et est dominé par l'idée de destin et de mort. Ils exaltent, comme la fin'amors, l'amour en dehors du mariage comme seul valable et vrai, mais mettent toujours l'accent sur le caractère "passionnel" de cet amour et sur la "folie irrationnelle" qui lie les amants. Le destin les a mis face à face et rien ne peut les séparer désormais; même dans la mort ils se trouvent réunis dans une même tombe. Cet amour n'est jamais le résultat d'un libre choix. A l'opposé de la fin'amors, l'amour-passion ignore les notions de volonté et de raison, de joie et de mesure. Cet amour est le seul vrai et pur, mais il conduit inévitablement les amants à leur mort. C'est un amour tragique.

Ces deux conceptions de l'amour, celle de la fin'amors et celle de l'amour-passion, se partagent les faveurs du public aristocratique au XIII<sup>e</sup> siècle et jouissent d'un succès extraordinaire. Leur influence, dans la deuxième moitié de ce siècle, s'affirme clairement dans les cours aristocratiques du Nord de la France. Des femmes cultivées, telles qu'Aliénor d'Aquitaine et Marie de Champagne, jouent un rôle déterminant dans la diffusion de ces idées. Cependant, en marge de la classe aristocratique du Nord, il devait y avoir des lecteurs (particulièrement dans une certaine bourgeoisie en voie de formation) qui ne pouvaient accepter comme morale la sublimation de l'adultère. L'écrivain qui avait le mieux compris la nature et le sens des conceptions amoureuses à la mode et qui allait les reprendre dans un cadre nouveau, pour mieux les combattre et les dénoncer, fut Chrétien de Troyes. Dans une série de romans, qui ne sont pas loin d'être des "romans à thèse," Chrétien de Troyes propose aux hommes et femmes courtois de son temps une conception nouvelle de l'amour qui, tout en empruntant certains éléments aux doctrines antérieures, condamne l'adultère et exalte l'amour dans le mariage. Il est donc juste de parler ici d'un amour courtois conjugal.

Les rapports harmonieux entre l'Amour Courtois et l'Aventure chevaleresque, la conciliation de l'amour et du mariage, ce sont là les problèmes que Chrétien de

Troyes illustre dans la plupart de ses romans. Il n'y a qu'un seul roman qui fasse exception à la règle, celui de Lancelot (ce roman, qui lui a été commandé par la Comtesse de Champagne, est dans le genre romanesque une illustration parfaite de la fin'amors des troubadours). Un autre roman, Cligès, constitue une oeuvre polémique qui critique et dénonce sans ambages l'idée de l'amour-passion représentée par le couple tragique Tristan et Isolt. Chrétien de Troyes leur oppose le couple heureux qui trouve dans le cadre du mariage un amour basé sur la volonté et la raison, un amour qui couronne l'aventure chevaleresque et triomphe des tourments de la passion. Dans le mariage d'amour, tel que le conçoit Chrétien de Troyes, le mari et la femme observent strictement tous les principes de la Courtoisie, la femme devenant la Dame et le mari son chevalier, et condamnent l'amour en dehors du mariage comme illégitime et immoral. Cette conception est donc bien aux antipodes de celle que présentent les troubadours.

La fin'amors, avec son caractère charnel, érotique et adultère, est une conception commune à tous les troubadours sans exception. Comment cette doctrine a-t-elle pu se former et se développer au sein d'une société christianisée depuis des siècles? Etant irréconciliable avec l'enseignement de l'Eglise, ne faut-il pas supposer que l'amour exalté par les troubadours ne doit pas être interprété à la lettre mais au contraire dans un sens allégorique? En d'autres termes, ne s'agit-il pas d'un amour spirituel et mystique? s'il en était ainsi il n'y aurait aucun conflit entre la fin'amors et la morale chrétienne. S'il en était ainsi, cet amour serait platonique, et la Dame des troubadours, comme deux siècles plus tard Béatrice de Dante, serait une médiatrice entre l'homme et Dieu. Et de là jusqu'à affirmer que la Vierge Marie a servi de modèle à la création poétique de la Dame, il n'y a qu'un pas: la mater mediatrix serait le prototype de la mulier mediatrix. Enfin, s'il en était vraiment ainsi, le Moyen Age retrouverait un visage absolument spirituel, un caractère purement symbolique. Des commentaires allégoriques et ésotériques de ce genre ont été proposés par bien des critiques afin de réconcilier la fin'amors avec la théologie chrétienne.



Ainsi, pour ne citer que quelques-uns parmi les grands médiévistes, on trouve chez Carl Appel: "Il ne fait plus de doute ici ce que signifie Fin'Amours...Il ne s'agit plus d'un amour terrestre. Fin'Amors s'est élevée au ciel. C'est l'amour qui s'adresse à Dieu et s'unit à Lui." Scheludko, parlant d'un troubadour, dit: il a "identifié directement la fin'amors avec l'amour divin." Wechsler, identifie l'Amour Courtois et la caritas du mysticisme chrétien quand il écrit: "La terre spirituelle qui alimenta cette civilisation était l'Eglise et était le Christianisme....l'amour courtois des troubadours a emprunté sa couronne de la Caritas, la vertu cardinale chrétienne." Wilcox, dans son article intitulé Defining Courtly Love écrit: "Le culte des femmes peut avoir été suggéré par le culte de Marie." A la suite de telles affirmations, il n'est pas étonnant qu'on ait voulu expliquer la poésie des troubadours comme les théologiens expliquent le Cantique des Cantiques, dans un sens mystique.

Tous les critiques qui ont soutenu la thèse de la spiritualité chrétienne et du platonisme mystique de la fin'amours, semblent trouver la meilleure preuve à leur démonstration dans le poésie de Jaufré Rudel, le chantre de l'amor de lonh ("amour de loin"), et plus particulièrement dans deux de ses chansons. Ce thème de l'amour pour une dame jamais vue, ou vue seulement en rêve, se trouve déjà chez le premier troubadour Guillaume IX de Poitiers et dans la poésie universelle aux temps les plus reculés. Le thème de l'amour lointain n'a donc en principe aucune relation avec l'amour mystique pour la Dame céleste. Objectera-t-on que chez Jaufré Rudel ce thème s'est spiritualisé et christianisé? Nous verrons tout de suite qu'il n'en est rien. La seule "christianisation" dont on puisse parler se trouve dans les interprétations ésotériques de certains médiévistes.

Les trois ou quatre chansons où le thème de l'amour lointain apparaît montrent clairement que les déclarations amoureuses du poète sont adressées à une femme réelle et non à un être imaginaire ou surnaturel. Dans une chanson, le poète s'exclame: "Amour de terre lointaine, pour vous tout mon coeur souffre." La dame se

trouve en pays étranger, dans une autre région de la France. Pourquoi serait-ce la Terre Sainte, comme le pense un critique? Le poète demande à la dame de le recevoir "avec un doux amour, au verger ou dans l'alcôve." Notons immédiatement que les termes verger et alcôve, qui se retrouvent chez tous les troubadours, sont toujours placés dans un contexte érotique et charnel, exprimant l'intimité secrète à laquelle les amants aspirent.

Dans une autre chanson, Jaufré Rudel annonce clairement la nature et l'objet de son amour: "Que les pasteurs gardent leurs pipeaux, et les enfants leurs jouets; et que moi j'aie de telles amours où je jouis et fais jouir." Mais si le poète est triste, c'est parce qu'il est séparé de sa dame qui se trouve au loin. Est-ce une femme imaginaire ou un être surnaturel? La suite de la chanson ne laisse aucun doute à ce sujet: la dame est mariée, son mari est près d'elle et l'amant ne peut la rejoindre: "Au loin sont le château et la tour où elle est couchée avec son mari." Nous retrouvons donc ici l'idée de l'éloignement dans l'espace, comme dans la chanson précédente, éloignement causé également par le fait que le mari se trouve près de la dame. Il faut en tenir compte pour saisir la nature véritable de "l'amour de loin." En outre, si la dame n'accorde pas ses faveurs à l'amant, si elle se montre hautaine et "distante" envers lui, n'est-ce pas un "amour de loin"? Le sens véritable de "amor de lonh" ne serait-il pas en réalité: amour impossible, amour insatisfait? La suite de la chanson nous éclaire sur ce point: Alors que la dame est couchée auprès de son mari, l'esprit de l'amant veille et est obsédé par le corps de la dame: "Et en dormant sous la couverture, mon esprit est là-bas, près d'elle...par le désir de son corps." Ce qu'il désire c'est pouvoir tenir sa dame en un "lieu discret." (L'expression "lieu discret" remplace ici les termes "verger" et "alcôve.")

Dans une autre chanson encore, le poète nous conte sa joie de s'être libéré d'un amour dangereux, cause d'une mésaventure nocturne, et d'avoir trouvé un nouvel amour. Il y avait là une tentation facile pour certains médiévistes d'interpréter amour dangereux par "amour terrestre" et nouvel amour par "amour divin," et de

conclure à la conversion d'une âme pécheresse. Mais pour arriver à cette conclusion il fallait expliquer symboliquement tous les détails concrets et réalistes de la chanson. En fait, de quoi parle Jaufré Rudel? Écoutons-le: "Mieux m'eût valu dormir vêtu que déshabillé sous la couverture....cette nuit où je fus assailli. J'en aurai toujours le coeur souffrant, car ils s'en furent ainsi en riant, et j'en soupire encore et suis anxieux." C'est donc l'histoire très réaliste d'une mésaventure amoureuse: l'amant a été surpris une nuit auprès de sa dame alors qu'il dormait nu sous la couverture! La joie nouvelle du poète s'explique en fonction de cet amour malheureux: il a trouvé une autre femme qu'il peut aimer sans s'exposer à un danger. La suite de la chanson semble même laisser supposer qu'il s'agit d'une jeune fille et non d'une femme mariée. Il y est question d'un frère dont la soeur accorde au poète son amour. Dans l'exégèse ésotérique des mêmes médiévistes, ces "frère" et "soeur" sont devenus des représentations allégoriques d'amour charnel et amour mystique, d'Adam et Eve, de Jésus et Marie, etc. L'on voit aisément où nous mènent de semblables interprétations.

Dans une autre chanson encore, où le thème de l'"amour de loin" prédomine, nous relevons ces expressions: "Pour un bien que je reçois d'elle je souffre deux maux, tant elle se montre distante envers moi....Je ne sais quand je la verrai, car nos terres sont trop éloignées....Jamais je ne jouirai d'amour, si je ne jouis de cet amour lointain, car je ne connais dame plus noble ni meilleure nulle part, ni près ni au loin.... Je désire voir cet amour lointain, réellement, en tel lieu discret, que la chambre et le verger me paraissent toujours un palais." Pour Grace Frank, cet "amour de loin est la Jérusalem reconquise plutôt qu'une dame terrestre"; pour Jeanroy c'est un amour divin; pour Carl Appel, c'est la Vierge Marie, etc. Les termes concrets sont interprétés symboliquement, les personnages réels deviennent des figures allégoriques, et les épisodes réalistes sont passés sous silence. Ainsi pour Appel, la "compagnie désirée de la dame" est: "assemblée des bienheureux au Paradis, ou bien aussi une communauté terrestre consacrée au service de Marie."

Les termes "jardin et alcôve" se transforment en "cellule de cloître" et "jardin de cloître", etc.

Un autre troubadour, Peire d'Auvergne, est plus explicite que Jaufré Rudel sur la nature de l'amour lointain. Il dit: "elle me plaît l'apparence de l'amour lointain et secret, car peu lui vaut se et se coucher à l'homme qui est sans celle qu'il aime; car amour veut la joie et chasse les eunuques." En fin de compte, amor de lonh n'est qu'une expression plus raffinée et plus hermétique de fin'amours: amour secret, amour en dehors du mariage. La Vierge Marie et le mysticisme chrétien n'ont aucune place dans cette conception de l'amour.

Etienne Gilson, autorité éminente sur la pensée religieuse et le mysticisme au Moyen Age, a pris nettement position contre les médiévistes qui ont essayé d'établir une identité entre la conception amoureuse des troubadours et l'amour des mystiques. Dans son ouvrage, La Théologie mystique de saint Bernard, il écrit fort justement: "On aura toujours à sa disposition autant de sophismes que l'on voudra pour justifier une pareille thèse, mais elle restera un sophisme, et pour une raison très simple: l'amour mystique étant la négation de l'amour charnel, on ne peut emprunter la description de l'un pour décrire l'autre; il ne suffit pas de dire qu'ils n'ont pas le même objet, on doit ajouter qu'ils ne peuvent avoir la même nature, précisément parce qu'ils n'ont pas le même objet." Et ailleurs, il note avec raison: "Les discussions relatives à l'amour courtois sont parfois conduites selon les méthodes les plus contestables. On dirait que, des premiers troubadours à Dante, les auteurs et les textes sont interchangeables. Ils ne le sont pas."

Un autre théologien, le Père Denomy, dans son étude sur la Fin'amors des troubadours, écrit: "Il n'est nullement besoin de chercher les origines de l'Amour Courtois parmi des éléments aussi étrangers à lui que le culte de la Vierge Marie. Au temps des premiers troubadours, la dévotion à la Vierge et sa vénération n'avaient pas encore atteint les cimes de la popularité qu'elles devaient atteindre plus tard sous l'influence de saint Bernard....Et même alors la dévotion à la

Vierge et sa vénération sont suffisantes pour expliquer son culte, mais certainement pas le culte des femmes en général, ni en particulier celui des femmes qui furent les objets du désir adultère des troubadours."

Un dernier point retiendra à présent notre attention: la décadence de l'idéologie amoureuse des troubadours. Après avoir dominé les esprits pendant plus d'un siècle et avoir influencé les conceptions de l'Amour courtois et de l'amour-passion, la doctrine de la fin'amors se trouve tout d'un coup mêlée dans un conflit violent entre l'Eglise et une hérésie en vogue, l'hérésie cathare, et dans un conflit politique aussi entre le Nord de la France et le Midi. La Croisade contre les Albigeois, dirigée contre les communautés hérétiques des Cathares, emporte dans son élan une poésie profane qui se trouve déjà en voie de décadence et détruit la civilisation méridionale. L'intervention de plus en plus pressante de l'Eglise dans les affaires publiques et dans le domaine artistique, les menaces et les condamnations finissent par convertir certains poètes en troubadours religieux. Et à mesure que le culte de la Vierge prend de l'extension, les ouvrages antiféministes se multiplient. On ne peut plus chanter l'amour sensuel et sexuel pour la Dame; il faut maintenant exalter Notre-Dame. Un prêcheur le dit fort clairement: "Si tu refuses de croire ceci, tourne tes regards vers les flammes où rôtiennent tes compagnons. Réponds maintenant en un mot ou deux: ou tu grilleras dans ce feu, ou tu te joindras à nous." Dans le poème doctrinaire de Malfré Ermengaud, Le Bréviaire d'Amour, nous lisons notamment: "Satan, voulant faire souffrir les hommes, leur inspire un amour idolâtre pour les femmes. Au lieu d'adorer, ainsi qu'ils le devraient faire, leur Créateur d'un amour ardent, de tout leur coeur et de toute la force de l'esprit, ils entretiennent pour les femmes, dont ils font des divinités, une passion coupable. Sachez donc que quiconque les adore, très certainement adore Satan et fait un dieu du très déloyal démon Bélial."

Une telle sentence est inconcevable dans la littérature du XIIIe siècle. Elle est le fruit de la Croisade contre les Albigeois. Nous pensons même, que si

la Vierge Marie est devenue le personnage central de la poésie religieuse aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles, c'est parce qu'au XII<sup>e</sup> les troubadours avaient accordé à la femme une place et des attributs qu'elle n'avait pas antérieurement dans la civilisation européenne. Le culte de la Dame a sans aucun doute eu une influence sur la terminologie du culte de Notre-Dame. Sans la Dame des troubadours il n'y aurait pas la dame spiritualisée et mystique de Dante. Entre l'érotisme profane et l'érotisme mystique la frontière étant mince, le transfert a pu se produire aisément. Une étude des thèmes et des images de la poésie consacrée à Notre-Dame au XIII<sup>e</sup> siècle montrerait clairement ce transfert. Il semble que l'un des derniers troubadours, Peire Cardenal, dans la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, joue un rôle important dans l'évolution de la poésie amoureuse.

En conclusion, disons: l'idéal d'amour que les troubadours introduisent dans une société christianisée depuis des siècles, son caractère adultère et sa morale, sont irréconciliables avec l'enseignement de l'Eglise. Mais pour les troubadours l'amour adultère, tel qu'ils le concevaient, n'était pas condamnable et ne représentait pas un péché mortel. Tout au contraire. Et c'est cela qui compte. Il faut se placer à leur point de vue, et non pas au point de vue de l'Eglise. Il ne faut pas chercher à concilier la fin'amors des troubadours, leur mode de vie, leur manière de s'exprimer, avec la religion et la morale chrétiennes dans lesquelles ils avaient vécu. Ce divorce entre la vie religieuse et la vie sociale, entre la foi et l'idéologie amoureuse, est une réalité qu'il faut accepter telle quelle. La contradiction fondamentale entre Amor Mundi et Amor Dei, dont parle saint Augustin, ne créait pas de conflit dans les esprits de la classe aristocratique du XII<sup>e</sup> siècle et dans ceux des troubadours. Cette façon de concevoir la co-existence de deux vérités opposées (due contrarie veritates) ne peut s'expliquer véritablement qu'à la lumière de la philosophie d'Avicenne et de ses disciples, mise en valeur plus tard par Averroès et les Averroïstes latins.

D'une tradition étrangère à la chrétienté, les troubadours ont dû emprunter certaines idées pour les incorporer à leur "art d'aimer," plus idéaliste et plus raffiné que l'Ars Amatoria d'Ovide, et plus adapté à la société courtoise de leur temps. La question n'est donc pas Amor Dei ou Amor Mundi, amour sacré ou amour profane, mais l'un et l'autre. Cette co-existence des deux vérités, qui survit sous des formes diverses jusqu'à la Renaissance, comme l'a si bien montré l'historien Lucien Febvre, est une réalité médiévale objective. La doctrine d'amour des troubadours en est un témoignage tangible et convaincant.

HEBREW UNIVERSITY  
Jerusalem

